

THÉATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



ЛІГАДОВИЙ СІД

ЛІГАДОВИЙ СІД

ЛІГАДОВИЙ СІД

LE
JACOBIN

REPENTANT.

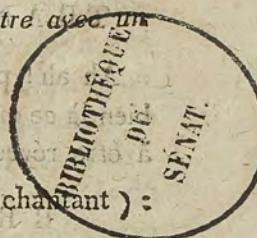
*Troisième entretien de Tranche-Montagne et
de Brise-Raison ; leur rencontre avec un
Philosophe,*

BRISE-RAISON (chantant) :

*Nous ne reconnoissons, en détestant les
rois, que l'amour des vertus. Eh bien
donc, Tranche-Montagne, tu as l'air bien
rêveur aujourd'hui ; te serois-tu aussi toi lancé
dans la magistrature ?*

TRANCHE-MONTAGNE.

*Non pas, mon ami, non pas ; je ne suis
sacrebleu pas si bête. Je ne veux faire que
ce que je sais faire, et c'est le moyen que*



la République soit bien servie. Je ne suis point triste ; mais, comme tu dis, je suis rêveur.

B R I S E - R A I S O N.

Et moi aussi, Cadet, je l'étois rêveur hier ; mais la fête a tout dissipé, et je ne saurois être triste, quand nous triomphons par-tout.

T R A N C H E - M O N T A G N E.

Ah ah ! par-tout. Pas tout-à-fait, et c'est bien là ce qui m'afflige : mais qu'avois-tu donc à être rêveur hier ?

B R I S E - R A I S O N.

Voilà l'*item*, Cadet. C'est ma femme qui avoit prié des voisines pour aller à la fête avec elle. Elles se sont rendues à la maison : et puis elle me cajole ; et citoyen Richard, par-ci ; Président, par-là. C'est qu'elle vouloit leur donner à déjeûner. Dans le tems de nos cent sous, tu sens bien, mon ami, ça n'étoit pas difficile ; mais leur falloit du sucre, leur falloit du café. Enfin je m'en vas chez l'épicier. » Citoyen ; dit-il, je n'en ai plus. Quand nous ► en aurons pris sur les Anglais, vous en au-

rez . . . Je m'en reviens tout rêveur à la maison.....

TRANCHE-MONTAGNE.

Eh bien, mon bon ami ; c'est ce qui me rendoit rêveur aussi ; et tandis que nous chantions le triomphe des armes de la République, les habitans des îles d'un côté partageoient notre allégresse; mais, de l'autre essuyoient une larme que leur arrachoit l'affreuse position de leurs propriétés, de leurs amis, de leurs femmes, de leurs enfans qui sont entre les mains de ces foutus Anglais. Mais, sacré-nom d'un Dieu, tu ne sais pas une atrocité; ah foutre ! je saurai d'où ça vient ! Tu sais bien ces américains de l'autre jour, qu'on avoit amenés du Luxembourg ; eh bien, on les a conduits avec tous leurs camarades à la maison de Talaru. Gendarmes devant, gendarmes derrière ; gendarmes à pied, gendarmes à cheval ; enfin que rien n'y manquoit, mille bombes, et que tous les passans croyoient fort et ferme que c'étoit de francs scélérats. Enfin les voilà qui arrivent à cette maison de Talaru. Et leurs femmes et leurs enfans, et leurs compatriotes et leurs amis ; voilà que tout ça tombe chez eux, que

c'étoit un attendrissement que de voir ça. Int' fortunés Colons par-ci, malheureux patriotes par-là. Vous avez donc échappé au malheur, au feu, aux tempêtes, à la guillotine de Robespierre? Enfin, c'étoit, mon ami, que tu en au- rois pleuré. Oui, mille bombes, pleuré. Voilà que leurs femmes disent : mais puisque cette maison n'est pas une maison d'arrêt, et que nos maris sont sous la garde de deux gendarmes, nous pouvons bien leur tenir compagnie. C'étoit sûrement bien raisonnable, et tu con- viendras que ce n'étoit pas contre le gouverne- ment révolutionnaire, n'est-ce pas? Eh bien, mon ami, ces pauvres femmes qui étoient demi- mortes de chagrin et de saisissement, tandis que nous étions tous, la joie dans le cœur, à nous préparer pour la fête, voilà qu'on vient les faire lever la nuit et qu'on les met à la porte. Les pleurs, les gémissemens, rien n'y fait. On les jette dans la rue. Cherchez un lit où vous pourrez. Je les ai vu, moi, sacré-mille canons; je les ai vu. Mais le diable tordera le col à celui qui a sollicité cet ordre arbitraire; car la con- stitution l'a dit.

B R I S E - R A I S O N.

Comment, Tranche-Montagne, ce que tu

me dis là , tu l'as vu ; et la veille de la fête !
C'est ma foi plus scélérat que Sartines , Lenoir,
de Crôsne et Breteuil tous ensemble. Et qu'on
vienne donc encore se plaindre des anciens co-
mitès révolutionnaires ! Il y a de la queue , mon
ami , il y a de la queue !

TRANCHE-MONTAGNE.

Comment mille canons , s'il y en a ; et une longue ; car elle va jusqu'en Amérique. Vous ne voyez pas ça , vous autres Parisiens : mais , tiens , voilà le citoyen Guillaume qui passe , et qui est un philosophe. Je le connois , causons avec lui , et il nous expliquera tout cela. Bonjour , citoyen Guillaume ; où est-ce donc que vous allez comme ça ?

Le Philosophe : Mes amis , je vais dans la rue d'Argenteil , chez l'imprimeur Laurent l'aîné , pour y acheter un petit ouvrage portant pour titre : *Défi aux Factieux*. Comme cet ouvrage concerne les importantes possessions que la France avoit en Amérique , et qu'il y porte le caractère de la vérité , je veux le mettre au rang des notes historiques que je receuille , pour faire l'histoire des scélérats qui ont dé-

vasté nos isles à sucre, pour en préparer la conquête aux ennemis de la République.

BRISE-RAISON.

Est-ce que vous les connaissez, ces scélérats ?

Le Philosophe. Mon ami, la commission des Colonies ne les connaît peut-être pas encore ; parce que tous les procédés, toutes les mesures dont-elle s'environne, la mèneront fort lentement à la vérité, si même elle ne la perd par ce moyen, si non pour elle, au moins pour le peuple, et ses représentans. Mais moi qui dans mon cabinet, travaille presque sans relâche, je puis vous assurer que ce sont Barnave, Brissot, Danton et Robespierre ; et que leurs derniers agens ont été Polverel, Sonthonax, et Rochambeau fils.

BRISE-RAISON.

Contez-nous donc ça, citoyen Philosophe, car vous en savez long vous autres qui travailliez dans les cabinets.

Le Philosophe. Ce que vous me demandez, est un peu de longue haleine, il me seroit

impossible de le faire en ce moment ; mais si l'ami Tranche-Montagne , que je connois pour un brave et bon citoyen , veut vous ammener quelques fois au Palais Egalité , ou je vais tous les jours prendre un peu de récréation , nous causerons ensemble ; Mais paisiblement sur surtout , point de groupes , point de rassemblemens , car vous me feriez sauver dans mon cabinet . Je suis un penseur et non un harangueur ; et autant que je le puis , mes eufans , je paye le tribut , que ceux qui savent , doivent à ceux qui ne savent pas , éelui de les instruire . Tous les deux jours , vous me trouverez , comme je vous l'ai dit , au Palais Egalité , et nous causerons ensemble ; mais paisiblement , mes amis , paisiblement , au revoir .

TRANCHÉ-MONTAGNE.

Eh bien ! sacré nom d'un dieu , c'est-il parlé ça , Brise - Raison ! crois - tu à cette heurre que les philosophes sont bons à quelque chose ?

BRISE - RAISON.

Eh bien donc , j'en suis tout hébété ; je croyois ma foi , que je ne l'entendrois pas ce philosophe ;

et qu'il alloit nous parler de la lune, du gris-
moire et de la magie. Quoi! cest ça un philo-
sophe? et ça parle tout comme un autre. Un
petit brin mieux pourtant. Mais mon dieu,
comme il nous a dégoisé ça! Mes amis, mes
enfants, je paye le tribut que ceux qui savent....
alons, alons, je veux le connoître cet homme
là, je crois qu'il n'y a qu'à y gagner.

TRANCHE-MONTAGNE.

Te lavois-je pas bien dit, qu'il falloit les
écouter les philosophes, et non pas ces prê-
cheurs de rien, qui s'envoient braillans, à
tes Jacobins.....

BRISE-RAISON.

Tranche-Montagne, mon ami, je t'en prie
ne me dis plus que j'ai été Jacobin, je fais
tout ce que je peux pour l'oublier moi même,
tâche de ne plus t'en souvenir. Bonsoir; depuis
que j'ai entendu le citoyen Guillaume; j'en
suis pour les philosophes.

De l'imprimerie des droits du Peuple,
rue de la Loi.

